

## **LE TRAITÉ DE L'EFFICACITÉ DE FRANÇOIS JULLIEN FACE AUX ÉCRITS MILITAIRES DE MAO TSÉ-TOUNG**

### **Introduction**

La pensée occidentale et la pensée chinoise n'appréhendent pas de la même manière, semble-t-il, la stratégie et les activités apparentées (la diplomatie, la conquête du pouvoir et son exercice). Dans son *Traité de l'efficacité*, essai noésologique de haute tenue, François Jullien a entrepris de mettre leur différence en valeur.

Or les textes sur lesquels il s'est appuyé du côté chinois ont une tournure théoricienne ; ils délivrent des préceptes de conseillers, en quelque sorte, plutôt que des analyses de monarques ou de généraux (quelles qu'aient pu être, par ailleurs, les fonctions réelles de leurs auteurs). Le *Traité*, qui rassemble ces préceptes en un faisceau relativement cohérent, expose donc une théorie. Il n'est pas interdit, par conséquent, de se demander si elle correspond à une pratique, ou du moins à ce qui se pratiquait à l'époque de ces auteurs. En d'autres termes, les meilleurs généraux chinois procédaient-ils effectivement selon ces préceptes ? Pour y répondre, une première piste qui s'offre est la confrontation avec des textes orientés autrement.

Une rencontre avec l'École de Guerre Économique a fourni l'occasion d'engager un tel travail, sur la base des *Écrits militaires* de Mao Tsé-toung. Il y est donné à voir, en effet, une pratique réfléchie de la stratégie. Le face-à-face de la théorie du *Traité* et de la pratique décelable dans les *Écrits* ne saurait évidemment épuiser la question à lui seul ; du moins peut-on espérer qu'il fournisse une contribution utile.

### ***Le Traité de l'efficacité***

- Intentions et démarche du *Traité*

La visée de François Jullien était de mettre au jour, dans chacune des deux aires de civilisation, ce qui pourrait être considéré comme la matrice des démarches intellectuelles dans le domaine considéré ; la comparaison s'organise selon de thèmes jugés décisifs ; et le regard posé sur les auteurs est plus philosophique que technique, pourrait-on dire.

La pensée stratégique occidentale prise en compte court selon une lignée de penseurs qui a sa source dans la Grèce antique et dans laquelle les noms modernes les plus illustres sont ceux de Machiavel et de Clausewitz, ce dernier apparaissant d'ailleurs comme un aboutissement.

La pensée chinoise examinée, quant à elle, est d'inspiration principalement taoïste. Il revient aux sinologues avertis de critiquer éventuellement le choix des auteurs, celui des textes ainsi que leur interprétation.

Résumons à grands traits, selon un ordre simplifié : Occident d'abord, Orient ensuite.

- Résumé du *Traité*

Dans la tradition occidentale, la démarche du stratège n'est pas sans ressemblance avec celle de l'artisan qui envisage de produire un objet. En premier lieu doit être conçu un projet, organisé autour du but de l'action. Puis les moyens doivent être déterminés, en incluant sous ce terme les étapes, les buts intermédiaires à atteindre pour aboutir au but final. Reste alors à réaliser le plan ainsi élaboré, autrement dit à l'imposer au réel.

Un écart subsiste néanmoins : l'intelligence rationnelle, parce qu'elle se révèle insuffisante, doit ménager sa place à l'intelligence habile, toute de souplesse et d'adaptation. Or, si la pratique l'a toujours fait, la théorie n'a jamais entrepris d'intégrer cette *métis* ; la ruse, en particulier, ne s'est jamais vu reconnaître qu'une fonction d'expédient.

La réalisation du plan, en outre, exige généralement la rencontre de l'occasion favorable, par nature immaîtrisable. Aussi cette réalisation peut-elle comporter des temps d'attente, des temps morts donc. Dans les moments d'initiative, elle reçoit son énergie de la volonté du stratège, et l'effort doit être porté jusqu'aux extrémités de l'héroïsme pour vaincre lors des rencontres décisives ; car il s'agit de l'emporter sur l'adversaire, mais aussi sur le hasard, si ce n'est sur les dieux.

Pour la tradition chinoise, le stratège doit préalablement évaluer la situation sous tous ses aspects, tant moraux que matériels ; et cela inclut de l'appréhender dans son évolution. C'est dans un réel en transformation constante, dominé par la polarité des contraires, qu'il lui faut même s'impliquer, en prenant garde à ne pas s'imposer. Il convient de ne pas prendre ni de manifester de posture, tout en conduisant l'adversaire, à l'inverse, à le faire.

La transformation de la situation est une maturation qu'il s'agit de laisser s'accomplir. Attentif à son cours, le prévoyant même dans ses plus grandes lignes, le stratège doit repérer jusqu'aux amorces des tendances, ces fissures promises à l'élargissement. Pour ce qui est d'agir, il lui faut seulement veiller à renforcer en sa faveur le potentiel que recèle la situation. Il doit intervenir en amont, lorsque cela est encore facile et discret. L'évolution, rendue ainsi avantageuse, amènera le résultat sans qu'il y ait à forcer sa survenue. L'effet aura été tôt impliqué dans la situation, et non pas recherché au moment où l'occasion se présente ; cette dernière n'est plus alors qu'un aboutissement. Dans ces conditions, le succès n'est pas hypothétique ; à jouer sur le dispositif mis en place plutôt que sur l'action, on peut même vaincre sans affronter. Ruser et manipuler font partie des voies normales de cet « agir sans agissement ».

- Impressions et questions

À la lecture attentive du *Traité*, et tout en se retenant de le juger précocement, quelques impressions peuvent se dégager et quelques questions se poser.

L'ensemble est séduisant et intrigant. Nous sommes bien mis en présence d'une forme de pensée étrangère à nos habitudes. On peut même se laisser envahir par le sentiment d'un écart si radical que s'induit, par contre-coup, un doute général. L'idée peut tenter de s'imposer qu'Asiatiques et Européens, confrontés aux mêmes objets, perçoivent et pensent semblablement, la différence n'étant que dans l'expression. En d'autres termes, des habitudes rhétoriques profondément différentes, dont les images didactiques liées à l'eau ne seraient qu'un exemple, ne masqueraient-elles pas une complète unité intellectuelle de fond, émanation en quelque sorte de l'unité de l'espèce humaine ? Mais le dérangement du lecteur ne va pas nécessairement jusque là. On conçoit aussi que, pour bien présenter son objet, l'auteur ait eu besoin d'accentuer ce qui fait différence et de négliger, peut-être, d'éventuels points d'accordance, créant ainsi artificiellement une impression de radicalité.

Laissons maintenant l'ensemble pour les thèmes. Il arrive que la comparaison se montre convaincante au détriment de la pensée européenne, même la plus illustre : sur la possibilité de théoriser la guerre, toute une tradition, lorsqu'elle aboutit à Clausewitz, s'en trouve mise à mal en son fond. Il peut se faire, à l'inverse, que le lecteur résiste difficilement à l'insistance de ses propres

préjugés. Comment accepter la promotion dont bénéficie la facilité ? Tôt énoncés, confirmés par un chapitre entier, nombre de passages voudraient nous convaincre que le stratège supérieur, par son art d'agir suffisamment en amont, invisiblement et à peu de frais, pourrait toujours recueillir les fruits en aval sans avoir jamais à forcer en quoi que ce soit, pratiquement sans combattre. L'auteur ne se ferait-il pas là le porte-parole d'une littérature quelque peu caricaturale ? Lui-même d'ailleurs, si favorable qu'il ait tenu à se montrer pour tout le reste, ne peut s'empêcher de regimber sur ce point, sa prise de distance se montrant, il est vrai, plus éthique que noésologique.

### *Les Écrits militaires*

- Abord des textes

Une traduction française des *Écrits militaires* de Mao Tsé-toung a été publiée en 1964, à Pékin, par les Éditions en langues étrangères. À défaut de mieux, on ne peut que postuler la valeur de la traduction. L'auteur, par ailleurs, était-il effectivement Mao Tsé-toung, et les propos ont-ils été tenus aux dates indiquées ? Pour ce qui nous intéresse, à savoir la confrontation des modes de pensée, cette question de la véracité a peu d'importance. La date de la publication paraît exclure que Mao Tsé-toung n'ait pas donné, pour le moins, son assentiment. Même s'il a remanié les textes d'origine, même si la pensée exposée n'est pas la sienne seule, on a de bonnes chances d'être en présence de la pensée de stratèges impliqués au plus haut niveau dans la conduite des guerres. Une limite à l'exercice viendrait plutôt de ce que ces Chinois, proches de nous dans le temps et frottés de marxisme, pourraient ne pas être les meilleurs représentants de l'antique tradition.

Les vingt-huit textes rassemblés sont de longueur très variable ; l'étude qui suit porte sur les deux plus fournis. L'un s'intitule « Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine » ; donné pour inachevé, il date de décembre 1936, époque où l'Armée rouge se défendait contre les « campagnes d'encerclement et d'anéantissement » menées par les troupes de Tchiang Kai-shek (88 pages). L'autre, « De la guerre prolongée », est de mai 1938, époque où l'Armée rouge luttait contre l'envahisseur japonais (86 pages).

Il ne s'agit pas ici de les étudier dans tous leurs aspects, mais d'y repérer ce qui a un rapport direct avec les idées exposées par François Jullien. Plus précisément, il va être relevé ce qui s'y accorde et ce qui s'en écarte, afin de réaliser une première mesure de l'adéquation du *Traité de l'efficacité*, tout théorique, à la réalité d'une pensée stratégique chinoise. Ici aussi les constats vont être livrés sans respect de l'ordre de lecture, et même sans distinguer les textes. Au préalable, écartons quelques risques de mécompréhension.

- Observations d'ensemble

Ne perdons pas de vue, tout d'abord, que le propos de chaque texte est adapté à son sujet. Traitant, non pas de la guerre dans l'abstrait, mais de celles qu'il s'agit de mener, il est tenu compte des étendues d'espace et de temps propres à la Chine, des conditions politiques et sociales dans lesquelles ces guerres se déroulent, ou encore des particularités militaires de chacune : les campagnes de l'ennemi dans la guerre civile, le rôle des lignes dans le cas des Japonais. Rien ou presque ne porte sur la guerre en soi.

Un deuxième trait général est la classification en trois niveaux. Alors que nous sommes habitués à distinguer stratégie et tactique, Mao Tsé-toung, peut-être pas original en cela, envisage stratégie, opérations et tactique. Le tactique concerne toujours la rencontre des combattants, le stratégique se réserve l'essentiel de la guerre, et l'opérationnel prend en charge les manœuvres de niveau intermédiaire. L'étude de ce que nous appelons stratégie porte donc sur ce qui est désigné comme tel dans ces *Écrits*, mais aussi, parfois, sur ce qui y est classé dans l'opérationnel.

Un autre point de vocabulaire à noter est l'usage qui est fait du mot « loi ». Mao Tsé-toung

revient souvent sur l'idée qu'il convient d'étudier et de connaître les lois de la guerre, ou bien celles d'une situation donnée. Le mot est pris en un sens proche de celui qu'il a en science, sans toutefois prétendre au niveau de généralité qui est celui des lois de la physique et que certaines de nos sciences humaines rêvent parfois d'atteindre. On pourrait sans doute avancer que les lois sont ici tous les faits, à caractère général surtout, qui puissent être considérés comme des vérités ayant quelque importance pour le sujet considéré (telle guerre, ou telle phase). Toujours est-il que ce mot est la fenêtre principale par laquelle se laisse voir le fixe, le constant, l'invariant. Il en faut bien : si tout n'était que devenir, rien ne serait saisissable.

- Perception d'accords

Le principal point d'accord entre le *Traité* et les *Écrits* est que sous la plume de Mao Tsé-toung se retrouve, explicitement et de manière insistante, la nécessité de connaître la situation, de la saisir toujours dans son ensemble, dans toutes ses parties et sous tous ses aspects. Une partie ou un aspect n'ont de sens véritable que replacés dans le tout qui est leur contexte. Chaque chose, en outre, relève d'un emboîtement de niveaux : telle bataille ne prend son sens que par rapport à la campagne dans laquelle elle s'inscrit, donc par rapport à la guerre dont cette campagne n'est qu'une étape. Il s'ensuit que le stratège doit étudier la situation dans son intégralité : les conditions de toute nature et les articulations, l'adversaire et soi-même, les faiblesses autant que les forces. Il lui faut travailler à connaître les lois.

La perception de la situation, à tout niveau et sous chaque aspect, fait la part belle à la réciprocité ; à la complémentarité, si l'on préfère. Ce qui est force chez l'un est corrélativement faiblesse chez son ennemi ; l'offensive de l'un se traduit par la défensive chez l'autre. Et l'on ne s'étonnera pas de ce que les contradictions aussi aient une place de choix.

La situation n'est en rien perçue statiquement. Elle subit une évolution permanente, imprévisible dans ses détails mais concevable dans ses traits majeurs parce qu'ils relèvent de ce qui est de grand poids. Ainsi l'engagement dans une stratégie défensive, nécessaire devant un agresseur plus fort, donne-t-il le temps, la possibilité et les moyens de renverser le rapport de force. En échappant aux coups, en sachant concentrer ses propres forces, on peut infliger des défaites qui, si partielles soient-elles, contribuent à user l'ennemi et donc à réaliser progressivement le renversement ; la défensive stratégique trouve là à s'articuler avec l'offensive opérationnelle. Si le mot « potentiel » est absent, l'idée y est bien.

Il est patent, enfin, que ruser fait partie des attitudes normales du stratège. Surprendre et désorienter le stratège adverse, au point de le provoquer à l'erreur, peut être une manière décisive de disloquer son dispositif.

- Perception de désaccords

Trois écarts, trois désaccords peut-être, se laissent apercevoir entre les propos de François Jullien et ceux de Mao Tsé-toung.

Pour ce dernier le stratège doit concevoir un plan, tout en sachant qu'il lui faudra nécessairement le modifier. Si provisoire soit-il, le plan doit envisager au plus loin qu'il se peut les opérations et les batailles à mener. Son application demande de la souplesse, une adaptation au temps et à la situation, autrement dit aux circonstances. Quoiqu'il ne s'agisse pas de forcer la réalisation d'un projet trop arrêté, il y a bien plan c'est-à-dire but, voies et moyens.

Il est question aussi, sous la plume de Mao Tsé-toung, de faire passer le subjectif (ce que l'on a en tête : les idées, les plans) dans l'objectif (la pratique, les actions). N'est-ce pas là faire passer un projet dans le réel ?

Enfin il peut paraître essentiel, même dans une phase défensive de la guerre, de prendre puis de conserver l'initiative. Si, dans chaque campagne, la bataille initiale est décisive pour cela, il faut la mener avec acharnement. Comme en d'autres phases, détruire l'ennemi est alors au programme, sans

pour autant préjuger de la forme, dislocation ou anéantissement. Ce n'est pas là attendre que l'effet, instillé en amont de la situation, se réalise de lui-même et dans la facilité.

### **Conclusion**

Le *Traité de l'efficacité* pointe sans conteste des écarts d'importance entre les deux traditions théoriciennes de la stratégie ; et au-delà, sans doute, entre les pratiques. La lecture des *Écrits militaires* révèle avant tout un accord frappant sur le thème de la situation conçue comme un tout et organisée selon ses polarités, à étudier dans tous ses aspects, à envisager dans son évolution permanente ; évolution sur laquelle il s'agit de s'appuyer et qu'il faut travailler à se rendre favorable. À l'inverse il est patent que travailler, et avec ardeur, y est jugé nécessaire à la réussite. On ne voit nulle facilité dans la réalisation des plans, ni même d'ailleurs dans leur établissement : le stratège chinois du XX<sup>ème</sup> siècle est invité avec insistance à un effort méthodique et sans relâche pour connaître, projeter et s'adapter.

\*